

Ouvrages reçus Selected Titles

Éric Legendre, André-Louis Paré and Sarah Sébille

Number 122, Spring 2019

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/91367ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Le Centre de diffusion 3D

ISSN

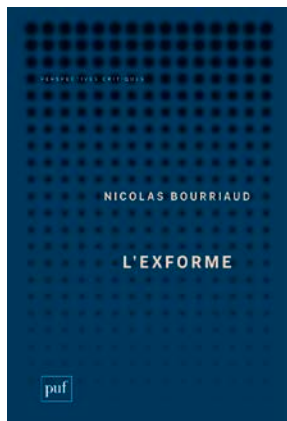
0821-9222 (print)

1923-2551 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this document

Legendre, É., Paré, A.-L. & Sébille, S. (2019). Ouvrages reçus / Selected Titles. *Espace*, (122), 105–107.

Nicolas Bourriaud,***L'exforme. Art, Idéologie et rejet***Paris, PUF, coll. « Perspectives critiques »,
2017, 141 p.

Paru dans sa version française, à l'automne 2017, *L'exforme* de Nicolas Bourriaud a été précédé de deux autres versions, l'une en espagnol (2015) et l'autre en anglais (2016). Directeur de *La Panacée*, à Montpellier, et auteur de livres tels *Formes de vie* (Denoël, 1999), *Postproduction* (Les presses du réel, 2002) ou *Radicant* (Denoël, 2009), Bourriaud nous propose désormais une histoire de l'art moderne et contemporain associée à l'idée de déchets humains, matériels, intellectuels, sous-produits inévitables de la Révolution industrielle. Or, le déchet n'est donc pas seulement celui que nous produisons au sein d'un système de consommation, mais celui qui s'associe, notamment, aux exclus, aux laissés-pour-compte de l'histoire officielle. En somme, ce qui marque l'esthétique de notre temps, c'est l'« exforme », ce qui désigne « la forme en tant que prise dans une procédure d'exclusion ou d'inclusion » dès lors que ce qui est rejeté par la société est remis en scène par les artistes afin de dénoncer le processus de triage qui s'opère au sein des discours normatifs.

Pour développer ce point de vue sur l'art des deux derniers siècles, Bourriaud réfère d'abord à Gustave Courbet. Avec son réalisme, Courbet révèle en image ce qui est souvent mis hors de notre vue. Tout art participe d'un matérialisme qui donne vie aux petits riens du quotidien. Dans ce contexte, Bourriaud réfère à Walter Benjamin et à son histoire matérielle des objets, mais aussi à celui qui se montre sensible aux prolétaires, ceux qui, aujourd'hui, représentent les minorités sociales, ethniques, sexuelles ou politiques. S'ajoute encore à cela la

psychanalyse et la notion d'inconscient, mais aussi la pensée de Georges Bataille concernant l'hétérologie, l'informe, le tout autre, le chaos. Enfin s'associe à cette liste le nom de Louis Althusser comme penseur de l'idéologie considérée comme construction d'une « fantasmagorie ». En définitive, associée à *l'exforme*, l'image du déchet conduit à une théorie générale à propos de la figure de l'exclusion et suppose l'inconscient, l'idéologie, l'Histoire à partir desquels l'art devient un outil optique permettant de mieux comprendre le monde tel qu'il va.

Dès lors, les artistes contemporains vont s'emparer de thèmes qui ont été abandonnés par l'économie de la production. Ils vont, au sein d'une archéologie du présent, faire advenir le passé refoulé et réécrire l'histoire en développant de nouveaux récits. Dans ces circonstances, l'art est un modèle d'inclusion. Il introduit, sous diverses formes plastiques, ce qui a été rejeté. S'y trouve alors ce que l'on pourrait appeler une « esthétique de la récupération ». C'est sans doute ainsi que cet intérêt pour les déchets revêt une dimension politique. Il en est de même lorsqu'il s'agit d'accomplir une relecture critique du passé afin de donner, comme pour les *Culturals Studies*, une voix aux diverses minorités. Et que dire de la culture populaire que les artistes exposent de diverses manières dans une perspective de « sauvetage historique » ? Tout en souhaitant tordre « le cou à l'Idéal », l'art d'aujourd'hui pense « le monde à l'état précaire ». Il expose « le caractère non définitif du monde », sa nature « transitoire et circonstancielle ». Ce qui amène justement Bourriaud à signaler, de façon plutôt programmatique, qu'aujourd'hui, on peut percevoir aussi dans les pratiques artistiques le rêve d'une activité sans déchets.

La thèse défendue par l'auteur est certes stimulante en vue d'éclairer des enjeux esthétiques en ce début du 21^e siècle, mais à la suite de Benjamin ou de Bataille, elle n'est pas entièrement nouvelle. Aussi, en procédant avec peu de descriptions d'œuvres comme c'était le cas dans ses ouvrages antérieurs, mais en préférant entremêler concepts théoriques, figures historiques et pratiques artistiques, son propos est loin d'être parfaitement clair. Par conséquent, on aurait souhaité qu'il puisse dépasser ces fondements théoriques et développer une pensée sur la condition du déchet qui lui soit originale.

– André-Louis Paré

***Manif d'art 9 – La biennale de Québec***Québec, Éd. Manif d'art et Musée national
des beaux-arts du Québec, 2019, 163 p.
Ill. couleur. Fra/Eng.

Ce catalogue accompagne l'exposition présentée du 16 février au 21 avril 2019. Intitulée *Si petits entre les étoiles, si grand contre le ciel* – d'après une chanson de Leonard Cohen –, cette 9^e édition, qui regroupait près de 50 artistes locaux, nationaux et internationaux, était sous la responsabilité du commissaire Jonathan Watkins, directeur de la Ikon Gallery (Birmingham). Chaque œuvre retenue et exposée, soit au Pavillon Pierre Lassonde du Musée national des beaux-arts du Québec, sinon dans les différents lieux d'exposition, se trouve associée à la pratique spécifique des artistes dans un court texte signé par la commissaire adjointe Michelle Drapeau et accompagné d'une reproduction de l'œuvre telle que présentée, pour la majorité, dans le lieu même de l'exposition. Dans son texte de présentation, le commissaire Watkins souligne en quoi les paroles du poète « servent de clé pour comprendre cette biennale ». Il rappelle également comment l'expression artistique, et particulièrement la sensibilité autochtone, contribue « à nous sensibiliser au fait que notre regard sur les choses, tout comme notre système de valeur, est le fruit de notre culture ». Deux courts essais, de John K. Grande et de Marie Muraciale, complètent cette réflexion en soulignant, chacun à sa façon, plusieurs aspects importants soulevés par certaines œuvres retenues par le commissaire. Enfin, une section est consacrée aux jeunes commissaires invités à présenter, sous des thèmes variés, des artistes de leur choix. Conception graphique : Paquebot Design. (A.-L. P.)



Libre DHC/ART

Montréal/Munich, Fondation PHI/Hirmer Verlag, 2018, 300 p. Ill. couleur. Fra. Édition anglaise également disponible.

Fondée en 2007 par Phoebe Greenberg, dans le Vieux-Montréal, DHC/ART Fondation pour l'art contemporain, « sans mandat de collectionner », mais organisme caritatif entièrement « consacré à la présentation de l'art contemporain du monde entier », fête, en 2017, ses dix premières années d'existence. Après *L'offre*, exposition en forme de cadeau et autour du concept du don, voici un somptueux ouvrage qui retrace les 26 expositions que le public a pu voir gratuitement depuis 2007. Parmi celles-ci, beaucoup d'expositions monographiques, dont celles de Marc Quinn, Sophie Calle, Christian Marclay, Eija-Liisa Ahtila, Jenny Holzer, John Currin, Berlinda De Bruyckere, Ryoji Ikeda (et bien d'autres), ponctuées d'à peine quelques expositions de groupe. Les premières années sont, pour l'essentiel, commissariées par John Zeppetelli (aujourd'hui directeur du Musée d'art contemporain de Montréal), une fonction aujourd'hui assurée par Cheryl Sim, commissaire et directrice générale de DHC/ART. Quatre textes ponctuent la riche documentation photographique. Celui de Sarah Thornton est, avant tout, une déambulation parmi les activités, les gens et les lieux physiques de la Fondation. Le critique et journaliste Jan Verwoert propose *L'intérêt de la séduction*, soumis à l'occasion de l'exposition *L'offre*. Est également présentée une rare discussion avec l'équipe responsable de l'éducation autour de son approche pédagogique et des caractéristiques qui s'en dégagent. Finalement, une passionnante enquête menée par l'artiste Jon Knowles pose des questionnements liés à la diffusion, la circulation et la consommation d'images d'œuvres d'art, d'expositions en ligne auprès de commissaires, stratèges, critiques et artistes. Design graphique : Orysia Zabeida. (E. L.)

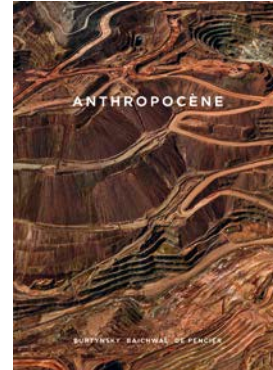
Beaufort Scale of Wind Force

Force	Name	Description	Signification for use on Land
0	0	CALM	Water surface glassy
1	1	LIGHT AIR	Wrinkles on water surface, but not by wind
2	2	FAVORABLE BREEZE	Small waves on water surface
3	3	MODERATE BREEZE	Large waves on water surface
4	4	STRONG BREEZE	Large waves on water surface, spray
5	5	WINDY BREEZE	Large waves on water surface, spray
6	6	REFRESHING BREEZE	Large waves on water surface, spray
7	7	MODERATE GALE	Large waves on water surface, spray
8	8	STRONG GALE	Large waves on water surface, spray
9	9	WINDY GALE	Large waves on water surface, spray
10	10	MODERATE STORM	Large waves on water surface, spray
11	11	STRONG STORM	Large waves on water surface, spray
12	12	HURRICANE	Large waves on water surface, spray

The Work of Wind: Land

Berlin/Mississauga, K. Verlag/Blackwood Gallery (University of Toronto), 2018, 336 p. Color ill. Eng.

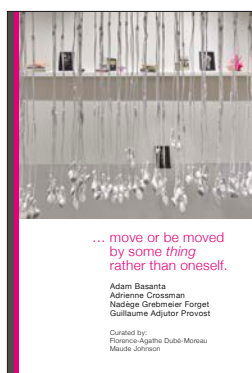
This book, the first of three, is published as part of much larger curatorial and editorial instantiations based on a measurement tool –the Beaufort Scale of Wind Force–created in 1806, by the British sea admiral Sir Francis Beaufort as a thirteen levels index measuring the effects of wind force, from 0 (Calm) to 12 (Hurricane). *The Work of Wind: Air, Land, Sea* appropriates this Beaufort Scale as an organizing device (a readymade index) for curating a site-specific exhibition, a public program of more than 20 events, and this publication (two additional volumes are forthcoming in 2019). The project also includes a 6-issues broadsheet publication series made available for free (in print and PDF) by The Society for the Diffusion of Useful Knowledge (SDUK). *The Work of Wind: Land*, edited by Christine Shaw, director/curator of the Blackwood Gallery, and Etienne Turpin, philosopher, is not about wind. The Beaufort Scale is used otherwise, read as a “poetic document that reveals much about civilization and its barbarism (...)” This magnificent “book-as-exhibition,” richly illustrated, thoroughly edited and graciously published by K. Verlag, gives the “reader-as-exhibition-viewer” a wide range of multidisciplinary approaches (from artists, curators, scientists, designers, poets, oceanographers, architects, anthropologists, art historians, media archaeologists, geologists, sociologists, economists, physicists, geographers) on contemporary art that addresses questions of climate change, environmental justice, land use, decolonialization, sustainability, political mobilization. Readers will happy to welcome this rich collection and will wait eagerly for the forthcoming volumes. Design: Katharina Tauer. (E. L.)



Anthropocène

Toronto, Éd. AGO, en collaboration avec le Musée des beaux-arts du Canada et la Fondation MAST, 2018, 256 p. Ill. couleur. Fra. Éditions anglaise et italienne également disponibles.

Le terme anthropocène caractérise une nouvelle époque de la terre marquée par les changements, les modifications d'ordre humain ayant un impact sur les écosystèmes. Issu d'une collaboration entre le Musée des beaux-arts du Canada, le Musée des beaux-arts de l'Ontario, l'Institut canadien de la photographie, et coproduit par la fondation MAST (Bologne, Italie), cet ouvrage regorge de photographies et de prises de vue percutantes et prenantes de cette nouvelle ère que l'être humain a mise en œuvre, illustrant ainsi la fragilité et la complexité de notre planète. Présenté par Edward Burtynsky, photographe, Jennifer Baichwal, scénariste, et Nicholas de Pencier, cinéaste, ce livre réunit une série de textes rédigés, notamment par ces trois artistes. On y trouve également ceux de différents auteurs, dont Sophie Hackett, conservatrice à l'Art Gallery de l'Ontario, Colin Waters, Jan Zalasiewicz, Karla McManus, Urs Stahel et Andrea Kunard. Ces écrits sont principalement liés au noyau du projet artistique qui est d'explorer l'empreinte humaine sur les écosystèmes de notre monde et de déployer une réflexion sur les changements climatiques aujourd'hui. Le catalogue *Anthropocène* est publié à la suite d'une exposition du même nom et d'un documentaire, présentés initialement au Musée des beaux-arts de l'Ontario, du 28 septembre 2018 au 6 janvier 2019, et au Musée des beaux-arts du Canada, du 28 septembre 2018 au 24 février 2019. Elle sera aussi présentée au MAST du 16 mai au 22 septembre 2019. (S. S.)



... move or be moved by some thing rather than oneself.

Toronto, Critical Distance Centre for Curators, 2018, 76 p. Colour ill. Eng/Fra.

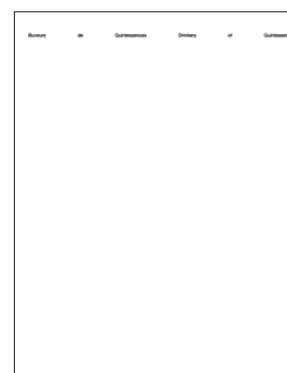
... *move or be moved by some thing rather than oneself* is published in conjunction with the exhibition of the same title that Florence-Agathe Dubé-Moreau and Maude Johnson curated and presented in 2018 at Critical Distance Centre for Curators (CDCC), in Toronto, which featured the works of Adam Basanta, Adrienne Crossman, Nadège Grebmeier Forget and Guillaume Adjutor Provost. They used a partial quote by choreographer Yvonne Rainer, published in 1968, to question their curatorial project—“... move or be moved by some *thing* rather than oneself”—that allows curators (and artists) to explore whether such a “thing” that applies to bodies in motion and choreography can also be applied to ideas, disciplines and discourse? More precisely, “What does the approach to an exhibition through the double lens of curating and choreography involve?” Although this project is not about Yvonne Rainer and her experience of dance, performance, moving oneself, film and use of technology, she is subtly there for some readers. When one thinks of the use of sound and the visitors bodies in the exhibition space (Basanta), when one “problematizes the public structures of the exhibition (...) through a selection of archival images” (Grebmeier Forget), or filming the repetition of actions and repetitive motions (Adjutor Provost), or being an artist with a queer approach to art (Crossman), Yvonne Rainer is present, in the interstices. The publication contains two curatorial essays, a checklist, biographies and an interesting section with the artists and curators in conversation. Graphic Designer: Sam Mogelonsky. (E. L.)



Bill Vazan. All over la planète

Montréal, VOX, centre de l'image contemporaine, 2018, 184 p.
Ill. noir et blanc et couleur. Fra/Eng.

« Œuvre emblématique de notre histoire culturelle » réunissant vingt-cinq institutions muséales, *Wordline* de Bill Vazan est cependant peu connu du public, essentiellement parce que la matérialisation finale de l'œuvre était sous la forme d'un livre, proche du *scrapbook*, publié par Vazan à 500 exemplaires, et dont la diffusion s'était surtout limitée aux bibliothèques et centres de documentation en art. VOX, centre de l'image contemporaine, poursuit ici son travail archéologique et pédagogique de toute première importance en publiant de véritables outils de travail, toujours constitués de recherches iconographiques impeccables, de chronologies et de bibliographies commentées. Le présent ouvrage n'échappe pas à cette exigence, d'autant que VOX avait déjà débroussaillé (en 2007) la production conceptuelle des années 1960 et 1970 de Vazan, avec une importante exposition et une précédente monographie. Le présent ouvrage comprend des essais de Marie J. Jean, de Robert Graham et de Zoë Tousignant et inclut une riche section sur 34 projets de *land art* de Vazan, de 1969 à 2007. Ce livre accompagne judicieusement la réédition (quarante-six ans après) de *Worldline/Ligne mondiale 1969-71* (1971) et dont la réimpression (à l'identique) est également de 500 exemplaires. Inutile de dire qu'il faut se dépêcher et se procurer ces deux ouvrages afin d'en assurer une plus grande dissémination. Design graphique : Dominique Mousseau, dont le travail vient de remporter le Premier prix 2018 dans la Catégorie Beaux Livres de la Société Alcuin pour l'excellence en conception de livres au Canada. (E. L.)



Buveurs de quintessences

Montréal, Éd. Fonderie Darling, 2019, 114 p.
Ill. couleur. Fra/Eng.

Ce catalogue accompagne l'exposition collective *Buveurs de quintessences* présentée à l'hiver 2018, à la Fonderie Darling (Montréal), ainsi qu'à l'hiver 2019, au Casino Luxembourg – Forum d'art contemporain. Le titre de l'exposition renvoie à un poème de Charles Baudelaire dans lequel il est fait mention de la « perte d'auréole » que subit l'artiste moderne. Lui-même inspiré par ce poème, Walter Benjamin y entrevoit la perte d'aura et la remise en question des principes fondamentaux en art. Directrice artistique de la Fonderie Darling et commissaire de l'exposition, Caroline Andrieux rappelle, dans son texte, les questions esthétiques soulevées par ce projet ayant pour thème la notion de vide. Elle inscrit cette conception artistique dans les pratiques s'étant développées durant les années 1960 avec Yoko Ono, Agnes Martin, Robert Barry et Gordon Matta-Clark. Son texte se poursuit avec la présentation de divers travaux d'artistes montréalais, canadiens et européens – Fortner Anderson, Steve Bates, Marie-Claire Blais, Olivia Boudreau, Claude Closky, Marie Cool Fabio Balducci, Alexandre David, Adriana Disman, Kitty Kraus, Stéphane La Rue, Kelly Mark et János Sugár — lesquels « articulent cette même recherche d'expérience esthétique autour du vide, comprise comme intention critique et comme inspiration spirituelle ». Dans son texte, Thierry Davila, historien de l'art et philosophe, revient essentiellement à une présentation des œuvres. On y trouve également un texte-performance de Fortner Anderson. Abondamment illustré, ce catalogue mérite, pour son propos, notre attention. Dommage, toutefois, que la mise en page du sommaire ainsi que celle des textes ou des notes en bas de pages diminuent son appréciation globale. (S. S.)